

363

# LES LETTRES ET LES ARTS

Libération sous 29 Dec. 44

## ANDRÉ GIDE AU MIROIR

### ou les trois doublures du faux-monnayeur

La vie littéraire reprend et c'est normal. A ceux qui ne font pas la guerre, un seul devoir s'impose et ce n'est certes pas d'épiloguer à longueur de journée sur l'évolution et la fin du conflit, mais bien d'accomplir, avec une conscience plus rigoureuse que jamais, leur travail professionnel. Les paysans qui ne sont pas au front sont aux champs. Que l'écrivain fasse ses livres.

La saison s'ouvre par un nouveau Gide : *Interviews imaginaires* (1). Presque tous les textes qui composent le volume ont paru d'abord dans un quotidien de zone sud pendant l'occupation et, s'ils eussent été signés d'un nom inconnu, aucun lecteur n'eût pris souci de les réunir. Ce serait quand même dommage. Si le journaliste André Gide se plie, comme il sied, aux règles du genre — ou du jeu — il demeure André Gide, avec sa culture, que sert une mémoire fidèle, qu'anime une curiosité joyeuse et jeune, et sa langue, qui est une langue de grande tradition : claire, nerveuse, transparente, avec, çà et là, des ironies inattendues, ces multiples rosseries dont il est coutumier et qui font son régal avant de devenir le nôtre. La vraie langue de l'essayiste. Toutefois, ce ne sont pas là des essais, simplement, je le répète, des articles de journal avec ce que le genre comporte souvent d'un peu superficiel, de touche à tout. Les questions abordées, sinon traitées, sont passionnantes : avenir de la poésie, la poésie et le peuple, la poésie et l'événement, l'hermétisme en poésie, la sincérité en art, Claudel et théâtre. Béranger est-il poète ? Génie de Hugo, la révolution de 1848, l'héroïsme de Mallarmé, les Lettres de Flaubert, Aragon et la chanson, la responsabilité des écri-

vains dans notre défaite provisoire de 40, etc., etc. Vous reconnaîtrez qu'il y a là de quoi alimenter chroniques et conversations jusqu'au prochain ouvrage d'André Gide; ce qui ne sera pas pour contrister l'historiographie des *Faux Monnayeurs* ! Si Gide fuit les interviewers, il ne déteste pas que la presse s'occupe de lui. Il lui plaît même d'être un signe de contradiction, un objet de scandale. Faisant un retour sur soi, il dirait volontiers : « Malheur à celui par qui le scandale n'arrive point ».

Si la race des interviewers était aussi irascible que celle des poètes, si les pauvres vilipendés ne redoutaient la colère du pot de fer, nous assisterions à une belle levée de boucliers ! Gide ouvre son livre par une déclaration de guerre : *Je n'aime pas les interviewers. Bon pour ceux de quelque profession que ce soit, qui peuvent avoir de grandes et fécondes idées, mais dont le métier n'est pas précisément de les dire. Nous, littérateurs, nous n'avons nul besoin, pour atteindre le public, d'un truchement qui, le plus souvent, travestit fâcheusement notre pensée, fut-ce avec la meilleure volonté du monde.*

« — M. Gide, qui célèbre la sincérité pour mieux l'étrangler, on-ble rarement d'être un sophiste.

Sans doute a-t-il raison en écrivant que le littérateur n'a pas besoin de truchement pour atteindre le public. A condition que le littérateur s'appelle André Gide, qu'il ait soixante-quinze ans et qu'il ait été, dès son adolescence, pourvu de rentes solides. Mais il y a un moment où les écrivains touchés par le public, c'est à leurs débuts. Pour les aider, il n'est peut-être pas inutile d'emboucher la trompette de gloire.

VOILA ce que me disait avec force gestes et des violences de langage que je ne saurais reproduire, l'interviewer que j'ai rencontré hier au coin de la rue de Buci et du boulevard Saint-Germain. J'essayai vainement de le calmer, de lui faire comprendre que je gênais à tous les droits que M. André Gide était un prince de l'esprit et avec Paul Valéry, notre plus grand écrivain, qu'il était juste et élégant de lui passer quelques travers. L'homme était « monté ». Je vis que je n'en aurais pas facilement raison. Je jugeai plus sage de l'écouter :

« — Il méprise l'interview, dit-il, mais il commence par s'interviewer lui-même, nous empruntant une forme qu'il abhorre. Ainsi, il ne risque pas d'avoir à répondre à des questions gênantes. Cependant il court, il aït peu de dangers car les entorses à la vérité ne l'embarrassent guère. Il se plaint, par exemple, (sans se plaindre, tout en se plaignant) de ce qu'il a souffert de l'exode et pendant son éloignement de Paris : « *J'use de vieux vêtements*, dit-il, *celui que vous me voyez sur le dos en est à sa troisième doublure et j'ai fait remplacer l'endroit des coudes »*. Et ailleurs : « *Il est certes peu de repas à la suite desquels je n'accepterais pas volontiers un beefsteak aux frites* ». Des confidences de cet ordre sont déplorables. Elles le sont d'autant plus que ce sont probablement de fausses confidences. Puisque aussi bien personne n'a sollicité de M. André Gide pareils aveux, nous ne commettrons nulle indiscrétion en le suivant sur le terrain qu'il a choisi et en lui demandant à quel moment de pareilles mésaventures lui sont arrivées ? Quand a-t-il eu faim ? Est-

ce en 40, lorsque, immédiatement après l'exode, l'accueillait dans son château de Saint-G-nest, un jeune romancier de la N.R.F., fidèle compagnon de Brasillach, familier du groupe *Je suis partout* et dont, dans une page fameuse des *Décombres*, Rebatet, avec une tendresse toute fraternelle, a esquissé le portrait ? Est-ce quelque temps plus tard quand il fut l'hôte du notaire de Vence, puis le client très honoré du palais de la même ville ? Est-ce quand il séjournait dans un autre château ami ? Allons tout cela n'est pas très sérieux. M. Gide a sans doute souffert comme tous les bons Français qui n'ont fait ni marché noir ni commerce avec l'ennemi, un peu moins que beaucoup probablement, mais...

J'en avais assez de toutes ces récriminations dont la justesse apparente ne m'échappait point et auxquelles cependant j'aurais voulu répondre, je pris congé brusquement. Rentré chez moi je me replongeai, pour oublier la gênerosité excessive et quelques autres tics de mon grand homme, dans les *Interviews imaginaires*. Si ce livre, dont chaque page excite l'esprit, n'apporte de solution sur aucun des vastes et multiples problèmes qu'il soulève en se jouant, il éveille des réflexions fécondes et toutes les bougonneries de mon jeune camarade du carrefour Buci ne me décideront pas à boudier mon plaisir.

Frédéric Lefèvre.

(1) Gallimard, 1, éditeur.

29 Dec. 44